

TROISIÈME MESSAGE A LA NATION

La République du Sénégal est consciente de l'honneur que constitue, pour elle, la présence, aujourd'hui, dans sa capitale, de nombreuses délégations venues des cinq continents. Ce n'est pas, messieurs les Présidents des Républiques sœurs, sans émotion que je vois, en vous, les signes de la sympathie dont jouit mon pays dans le concert des nations. Notre souci, vous le verrez tout à l'heure, est de transformer cette sympathie en amitié partagée. Non certes pour le plaisir de savourer cette amitié, mais pour le maintien et l'affermissement de la paix, sans laquelle il n'est pas de civilisation.

Je dois des remerciements particuliers aux Présidents des Républiques sœurs, qui ont tenu à conduire eux-mêmes les délégations de leurs nations respectives.

Je dois des remerciements insignes à la France, singulièrement à son chef éminent : le général Charles de Gaulle. Dominant l'Histoire d'un vol d'aigle et contemplant les siècles à venir, il a compris, très tôt, que le régime colonial était dépassé, qu'il devait être rangé au musée des antiquités — avec « les lampes à huile ». Il a eu le courage de faire droit à nos exigences de dignité humaine, à nos revendications d'indépendance nationale. En deux ans, fidèle, au demeurant, à la tradition révolutionnaire de son peuple, il a accordé la souveraineté internationale à quinze pays anciennement colonisés. Et il achève le processus de *décolonisation* en s'attaquant à la solution du problème algérien, si douloureux à nos consciences d'Africains.

Sénégalaises, Sénégalais, remerciés nos hôtes comme il se devait, c'est maintenant à vous que je m'adresse. C'est essentiellement à vous que s'adresse ce *message de joie et d'espoir*. De vérité aussi, j'en ai du moins l'intention.

LA CONSTRUCTION NATIONALE

Si nous jetons un regard rétrospectif sur les cinq dernières années de notre vie communautaire, de notre nation, nous pouvons être fiers des résultats obtenus par nos communs efforts. Les chiffres sont là, irrécusables. En quelque cinq ans — plus exactement en six ans —, nos recettes budgétaires ont doublé. L'étude détaillée des statistiques prouve que la production avait presque doublé dans le même temps.

Bien sûr, nous nous réjouissons aujourd'hui — et nos amis avec nous — de notre indépendance recouvrée. Nous la fêtons avec éclat. Oui, nous nous réjouissons de pouvoir, désormais, mener notre Sénégal vers les options d'avenir que nous aurons librement choisies, que nous avons choisies. Je dis notre barque, notre pirogue : *Sunu gal*.

Cependant, si les efforts et les résultats que voilà ont été obtenus, c'est essentiellement, n'est-ce pas ? *que nous prenions l'indépendance nominale pour ce qu'elle était*. Nous la considérons comme un moyen, non comme une fin ; comme l'exposé, plus exactement l'exposition, de nos problèmes, non comme leur solution ; non pas comme la non-dépendance à l'égard des autres nations et civilisations, mais comme la *liberté* de nous *auto-déterminer*, de choisir, parmi les valeurs étrangères, celles qui, adaptées à nos réalités, pouvaient, en fécondant nos propres valeurs, nous aider à trouver les solutions efficaces de nos problèmes. A *conquérir l'indépendance réelle*. Comme l'écrivait notre compatriote Gaston Berger, « la *liberté* se donne ou se refuse ; elle dépend d'une décision. L'*Indépendance* correspond à une situation réelle ; il ne suffit pas de décider pour qu'elle existe ; il faut prendre la peine de la *construire* ». (Je souligne.)

Vous le savez, Sénégalaises, Sénégalais, depuis 1946, nous avons été, avec vous, en francs-tireurs, à la pointe du combat contre le régime colonial : pour l'autonomie, puis l'indépendance. Mais, dans le même temps, nous n'avons pas moins souligné que l'indépendance se payait — voire l'autonomie. Qu'elle exigeait la construction nationale, et celle-ci l'unité nationale, c'est-à-dire l'union des cœurs, des esprits, des volontés, des efforts. Moins contre l'ancien colonisateur que contre les séquelles du régime colonial, que contre nous-mêmes : nos préjugés, nos routines, nos mœurs de facilité.

Cela, vous l'avez compris depuis des années. Grâce à Dieu, dès 1956, quand se levait, à l'horizon, l'aube de l'autonomie, vous avez fait effort sur vous-mêmes, vous avez commencé de vous rassembler, vous avez uni vos efforts. Grâce à Dieu, les Sénégalais avaient déjà, depuis

longtemps, transcendé les différences de race, de religion, de groupe social.

Le sol était donc labouré, prêt à recevoir les semences de l'autonomie. De fait, le Gouvernement de monsieur Mamadou Dia, votre Gouvernement, se mit au travail en 1957. Il choisit de construire la *Nation en devenir* en empruntant la *Voie africaine du socialisme*. Je dis « voie africaine ». Il s'agit de descendre des nuages idéologiques aux réalités concrètes du terroir. Il s'agit d'emprunter, non pas la métaphysique, mais la « méthode » et les techniques. Il est question d'un socialisme qui s'appuie sur les réalités africaines, sénégalaises — réalités matérielles et spirituelles — et, ce faisant, fasse appel à l'invention : à l'imagination, à la volonté, au travail.

Dans cette *perspective*, le Gouvernement sénégalais a, pendant dix-huit mois, procédé à l'inventaire complet des ressources du pays, sans oublier les ressources culturelles. Car la construction nationale ne peut être faite *que par et pour l'homme*, avec ses vertus et ses besoins irrépressibles. Pendant huit mois, sur la base de cet inventaire, le Gouvernement a élaboré le premier *Plan quadriennal de Développement*. Il est achevé. Le Président du Conseil l'a présenté, aujourd'hui même, à l'Assemblée nationale.

Mais le Gouvernement sénégalais n'a pas attendu cette date pour entreprendre les *actions intermédiaires*, qui conditionnent la réalisation et, partant, le succès du Plan. Depuis 1957, il a développé l'infrastructure économique et sociale que la France avait mise en place : les ports, les aéroports, les routes et les chemins de fer, les hôpitaux et les écoles. Il a fait plus en créant, de toutes pièces, une *Banque de Développement* et un *Office de commercialisation agricole*, tous les deux mis au service de la coopération.

Mais, encore une fois, le développement de l'homme est notre souci : *de tout l'homme et de tous les hommes*. L'homme est le fondement et le but de notre *politique*. D'où l'importance majeure du développement culturel et de la formation des cadres. En cinq ans, nos effectifs scolaires ont doublé dans les écoles primaires comme dans les écoles secondaires et techniques ; ils ont triplé à l'Université de Dakar !

LA CONSTRUCTION INTERNATIONALE

Le développement de tout l'homme et de tous les hommes, avons-nous dit. Ce souci majeur nous pousse, au-delà de nos frontières, vers les autres hommes, nos frères. *L'indépendance nationale et la coopération internationale*, voilà les deux réalités essentielles de ce *xx^e* siècle, du monde futur, osons le dire. Les penseurs socialistes du *xix^e* siècle avaient vu cette dernière réalité. C'était un progrès.

Il nous faut, aujourd'hui, si nous voulons remplir notre devoir d'homme, tenir fermement les deux anneaux extrêmes de la chaîne et les unir dans un « accord conciliant ».

Bien plus manifeste qu'au siècle dernier, apparaît la marche irrésistible de l'humanité vers sa « totalisation » et sa « socialisation » à la fois, pour employer les termes mêmes de Pierre Teilhard de Chardin. Cette évidence résulte du processus qui se déroule sous nos yeux, favorisé par les progrès de la science, singulièrement par le développement des moyens de communication. Ce ne sont pas seulement les hommes et les biens matériels qui traversent les frontières, mais encore les idées, les techniques, les mœurs ; je dis les civilisations.

Ce processus de totalisation, de socialisation, aboutira logiquement à une « civilisation universelle », pas nécessairement à la *civilisation de l'Universel*. Et je choisis la plus optimiste des hypothèses : celle où la paix serait maintenue. Car une troisième guerre mondiale, ce serait la destruction de toute civilisation. Et la « guerre froide » conduit à la guerre sans épithète.

Cependant il ne peut être question, pour nous, d'aider à l'édification de n'importe quelle civilisation, qui s'imposerait à toutes les nations. Nous ne croyons pas qu'un peuple, un continent, une race, un parti, fût-il international, possède, à lui seul, la *Vérité* : l'exemplaire unique de l'humanité. Notre conviction, appuyée sur les faits, est que chacun possède *sa* part d'humanité et, partant, de vérité, que la civilisation de demain, pour être celle de la Vérité ou, plus modestement, pour aider au progrès de l'homme, devra être la *symbiose* vivante de tous les peuples, de tous les continents, de toutes les races, voire de toutes les idéologies. Voilà la *civilisation de l'Universel*, qui ne peut surgir qu'au « rendez-vous du donner et du recevoir », qui naîtra *dialectiquement* de la confrontation de toutes les civilisations particulières.

Tels sont les principes — et les faits — sur lesquels se fonde la *politique internationale* de la République du Sénégal. Nous appuyant solidement sur les réalités géographiques et historiques, sur les réalités nationales pour les dépasser, en quoi consiste précisément la *culture*, nous avons toujours prôné la *coopération internationale par le dialogue*.

Commençant par le commencement, nous avons toujours travaillé à établir des *solidarités horizontales et verticales*, organisées en cercles concentriques de plus en plus larges, jusqu'à englober toute l'humanité. Cela, au demeurant, dans l'esprit de la Charte des Nations unies.

Voilà qui explique notre *Union africaine et malgache* des Douze. Elle reste ouverte à tous les États au sud du Sahara. Ce Sahara lui-même, que nous voulons une voie et non une barrière, nous le franchirons, j'en forme l'espoir, pour organiser, sur une base d'*africanité*, la coopération entre Négro-Africains et Arabo-Berbères. Ce qui n'exclut pas le développement des solidarités horizontales, étendues aux pays sous-développés de l'Asie et de l'Amérique latine.

Il est de mode, maintenant, de vitupérer la vieille Europe — celle de l'Ouest et celle de l'Est. Le Sénégal se refuse à céder à la mode, d'autant que nous avons été, dans le passé, parmi ceux qui ont combattu le colonialisme le plus vigoureusement, le plus efficacement. Nous continuons d'emprunter à l'Europe les instruments de notre libération : certaines de ses valeurs et de ses techniques, singulièrement sa méthode du socialisme. Pourquoi, dès lors, continuer à la vitupérer inutilement en lui empruntant, au demeurant, ses slogans de vitupération ? Le colonialisme est condamné ; rien ne l'empêchera de mourir.

Enterrons donc le passé au plus vite, en extirpant de nous — de nos esprits, de nos cœurs, de nos mœurs — les dernières séquelles du régime colonial. Et puis regardons résolument l'avenir d'un regard prospectif. Faisons, de nos conquérants d'hier, des partenaires égaux ; de nos adversaires, des frères : des concitoyens de la patrie humaine.

C'est dans cet esprit que nous avons complété les solidarités horizontales que voilà par l'établissement de *solidarités verticales* avec la France et l'Europe. Plus exactement, nous avons transformé les liens qui nous unissaient à l'ancienne métropole : de liens de dépendance, nous avons fait des *liens d'égalité dans la coopération*. C'est le lieu et l'heure de le dire, nous ne nourrissons, à cet égard, aucun complexe. Nous sommes aussi libres dans la Communauté que d'autres dans le *Commonwealth* ou dans le cadre d'accords bilatéraux. C'est qu'en *socialistes humanistes*, en socialistes conséquents, nous nous refusons à nier l'histoire : nous nous refusons à refuser les apports européens, français, comme les apports arabo-berbères.

Parce que, encore une fois, nous sommes embarqués, avec tous les hommes de toutes les races, dans la grande aventure de l'Homme. Parce que nous voulons, nous, Sénégalais, apporter notre contribution à la civilisation de l'Universel, et qu'il nous faut, pour cela, la réaliser, d'abord, en nous et entre nous, Sénégalais.

CONCLUSION

Sénégalaises, Sénégalais, en terminant, je veux vous laisser, en guise de viatique, la figure exemplaire de notre compatriote, le philosophe Gaston Berger, qui vient d'être arraché à notre affectueuse admiration. Il était né à Saint-Louis-du-Sénégal. Industriel, professeur, directeur de l'Enseignement supérieur en France, il consacra toute sa vie à la recherche et à l'organisation des activités humaines. Parce qu'il était né au croisement des races, des routes et des civilisations, il dut se sentir, tout d'abord, écartelé. A ce titre, il était l'incarnation de ce *xx^e* siècle, de ce siècle d'affrontements, de transformations et de mutations que

nous vivons. Aussi eut-il, assez tôt, la conscience de la vérité que voici. Si nous devons nous appuyer sur le passé, seul l'avenir est intéressant, car il n'est pas fait, mais à faire. Ce qui l'amena à inventer une nouvelle science, la science de l'avenir : la *Prospective*. Son objet est de prévoir l'avenir par des analyses lucides, et de le construire par une organisation rationnelle.

Le mérite éminent de Gaston Berger est de n'avoir rien renié, d'avoir tout concilié. On trouve, chez lui, ce souci des valeurs morales, ce souci de l'humain et de l'amitié qui est la marque de la Négritude. Et aussi cette passion de la recherche, de la méthode, de la clarté, qui est la marque du génie français, — tout cela pour construire un monde nouveau, mieux organisé parce que plus rationnel, plus fraternel parce que plus humain.

Sénégalaises, Sénégalais, à l'exemple de Gaston Berger, nous greffons les rameaux étrangers sur le vieux tronc de l'Afrique-Mère. Nous refusant à toute répétition, à tout suivisme, à tout alignement, nous avancerons, fervents, mais lucides, vers ce monde de paix et de lumière qui chante.

Pour que *Vive le Sénégal* dans la fraternité humaine !

Dakar, 3 avril 1961.